

JACQUELINE SALMON AU PAYS DE MISUZU KANEKO

À l'automne 2014, la photographe Jacqueline Salmon se rend au sud-ouest du Japon, dans la région de Senzaki. Quelque temps auparavant, elle a pu lire les poèmes laissés par Misuzu Kaneko, native de ce coin de l'archipel aux falaises abruptes balayées par les flots. À travers ses écrits et sa courte vie, se tressent ensemble mémoire et histoire. Celles d'une jeune fille éprise de poésie, mariée de force et à laquelle on enlève son enfant, qui se soustrait à la vie à 27 ans. Celles aussi d'un Japon en proie à une crise d'identité, dont les conflits entre modernité et tradition s'expriment dans la langue elle-même.

Remisés depuis sa disparition en 1930, les vers de Misuzu Kaneko — qui indiquent « là où il y a de la lumière », comme elle a pu l'écrire avec une simplicité désarmante et tout en images — ont dû attendre 1982 pour sortir de l'ombre. Désormais largement reconnue dans son pays natal, la poétesse n'avait jusqu'alors pas été publiée dans notre langue. De Senzaki, la photographe a rapporté un livre, dont nous publions un extrait ici, sous une forme alternative. Paru chez Érés, il se fait journal de bord et stases photographiques pour Jacqueline Salmon, et méditation avec Christine Buci-Glucksmann, pour qui pensée du temps au Japon et vie de Misuzu Kaneko se font écho. Et, bien entendu, ces poèmes de peu et de tout laissent entendre leur voix tintinnabulante, qui trouve un écho sans étouffer dans les vues de la photographe.

■ Tom Laurent





仙崎名産

蒲鉾屋

藤辰



RÊVE ET RÉALITÉ

Si le rêve était réalité et la réalité rêve
Ce serait merveilleux, non ?

Puisque dans le rêve rien n'est jamais fixé
Tout serait merveilleux, non ?

Après le jour ne viendrait pas la nuit
Et — qui sait ? — moi qui ne suis pas une reine...

La lune, on pourrait l'attraper
On pourrait peut-être même entrer dans le cœur d'un lys

Les aiguilles de l'horloge tourneraient dans l'autre sens
Les morts seraient toujours là
Vraiment si rien n'était jamais fixé
Ce serait merveilleux
Voir de temps en temps la vérité en rêve
Ce serait merveilleux



LA BOUE

Dans la boue
De ce quartier pauvre
Il y avait
Le ciel bleu

Haut, très haut,
Très beau
Il y avait
Le ciel limpide

Mais dans ce quartier délaissé
La boue
Était
La profondeur du ciel





LA VILLE

Passent, passent
À travers la ville un beau jour de printemps
Passent, passent
Passent du nord au sud

Les chariots les carrioles
Les voitures les vélos

Passent, passent
Dans les rues blanches, blanches
Passent, passent
Passent d'est en ouest

Les enfants des mendiants
Et les ombres des fumées



常 *MUJŌ* – LE TEMPS DE L'IMPERMANENCE

Refaire ce parcours, retourner dans les lieux de sa vie, presque intacts, à Senzaki, rencontrer des descendants de sa famille et découvrir l'extraordinaire aura poétique de Misuzu Kaneko au Japon : tel fut le parcours de Jacqueline Salmon.

Si bien qu'entre les poèmes et les photographies, une même poétique du temps se construit, nous laissant découvrir peu à peu la beauté poignante des choses fragiles. Ce qui est dans le cœur et qu'on ne peut pas dire, le *yugen* japonais. Les lieux d'abord, que toute la culture japonaise a valorisés comme la forme même d'un voyage-vie. Des lieux cosmiques où le regard s'égare et se perd. La mer, le vent, les vagues, la lune et le soleil, tous proches du travail de Jacqueline Salmon intitulé *Du vent, du ciel et de la mer*. Nuées éphémères, ciels d'orages et de naufrages, marée basse ou haute, et toutes les variations de la vague à travers les peintres : Courbet, Boudin ou Monet.

Ici, son regard explore cette mer du temps, comme en écho des poèmes :

La mer, la mer, pourquoi ce bleu ?

Le ciel, le ciel, pourquoi est-il bleu ?

Comme s'il s'agissait d'entrer « au service des nuages » (Ruskin) et de tout ce qui apparaît et disparaît soudainement dans sa propre fragilité.

Le temps, ce temps de l'impermanence (le *mujo*) que j'ai découvert au Japon, imprègne tout de la mélancolie insidieuse du présent. C'est ce temps-devenir qui habite les flux, les cycles de la nature, les saisons, les floraisons des cerisiers, les cascades des jardins ou les variations des poèmes zen, car « nous sommes tous des passants ». Aussi ne reste-t-il qu'à « saisir la fleur de l'instant présent », à « accueillir l'esprit de la vague » ou à « chevaucher l'ouragan ».

Je me souviens toujours de cette pièce entièrement peinte de vagues du temple Nischi Hongwan à Kyoto. En expansion ou calmes, les vagues libéraient la pièce de toute pesanteur, dans la profondeur fluide, courbe et sans horizon d'un monde flottant. Un monde flottant, celui de l'éphémère où photographies et poèmes se renvoient l'un à l'autre.

Mais à la différence de l'Occident qui a développé un éphémère mélancolique, celui de *Hamlet* ou de Baudelaire, le *mujo* japonais, cette impermanence de toutes choses, relève d'un éphémère positif et cosmique. Celui des passages du temps, de la mort dans la vie, et celui du « don du temps » cher à Dogen : sa répétition variation et son renouveau permanent.

Car s'il y a une grâce du non-dit, du suggéré, du « juste capté » et du secret, c'est sans doute parce que l'impermanence suscite l'ambivalence d'un mélange de tristesse et de plaisir, propre à ce qu'on appelle le *Sabi*.

■ Christine Buci-Glucksmann

LE LIVRE

Un soleil déjà oblique. Variations sur 40 poèmes de Misuzu Kaneko
Photographies de Jacqueline Salmon, traduction par Brigitte Allieux,
texte de Christine Buci-Glucksmann. Éditions Érès — 30 €

EXPOSITIONS

- *Jacqueline Salmon. Un soleil déjà oblique*
- Médiathèque Voyelle, Charleville-Mézières. Du 3 au 15 octobre 2018 (dans le cadre du festival *Les Ailleurs*)
- Musée Tavet-Delacour, Pontoise. Du 15 février au 14 avril 2019 (dans le cadre du *Printemps des poètes*)
- *Autour du Japon VII* (avec l'Atelier Polyhédre, Takayuki Shimizu, Jacques Kaufmann)
19 rue Paul-Fort, Paris. Du 21 novembre au 15 décembre 2018